

SONNET

Encore un pas géant, ô siècle de lumière !
 Couronne ton passé puisque tu dois finir.
 Tu descends au tombeau dans ta vigueur première :
 A tes fils ne dois-tu léguer qu'un souvenir ?

Un siècle ne meurt pas. Regardant en arrière,
 Les peuples de demain, fiers, sauront le bénir.
 Pour éclairer le monde, au bout de ta carrière
 Va nourrir de ton feu l'astre de l'avenir.

Que tes derniers rayons, apportant l'espérance,
 Enflamment la foi pure au cœur des nations,
 Et nous verrons grandir les générations.

De la mère-patrie adoucis la souffrance,
 Conserve au Canada l'air de la liberté,
 Et monte jusqu'au ciel de l'immortalité.

OSWALD MAYRAND.

Montréal, décembre 1898.

JEANNE D'ARC

Jeanne d'Arc, ou la Pucelle d'Orléans, fut la gloire du règne de Charles VII.

Comment, en effet, ne pas admirer celle dont l'énergique parole traîne à sa suite toute une armée composée des plus habiles et des plus vieux vétérans de l'époque, comment s'empêcher de faire l'éloge de cette jeune fille de dix-sept ans qui, sous l'accoutrement guerrier de son temps, marche avec intrépidité à la tête d'une troupe de soldats, leur fait traverser quatre-vingts lieues de pays occupé par les Anglais. Non, je ne puis me taire ; je ne puis m'empêcher de vous narrer l'histoire si glorieuse et si touchante de la libératrice de la France, de Jeanne d'Arc.

Le dauphin de France, Charles VII, qui avait été exclu du trône de sa patrie, par suite de l'infâme traité de Troyes, conclu entre Charles VI et Henri V, roi d'Angleterre, ne fut reconnu à la succession de son père, après la mort de ce dernier, que par quelques villes du Midi de la France. Il fut couronné à Bourges, ce qui fit que les Anglais le nommèrent par dérision le roi de Bourges.

Voyant sa patrie en danger et le roi s'endormir au milieu des plaisirs, Jeanne d'Arc, quoique bien jeune encore, sentit son cœur défaillir à la pensée du joug tyrannique qui accablait la France. Elle conçut un projet héroïque et dans son ardeur patriotique, Dieu lui vint en aide d'une manière toute visible.

Un jour, comme elle était au jardin de son père, tout à coup une lumière resplendissante l'enveloppe, et, levant les yeux, dans son extase, elle aperçoit deux vierges vêtues de blanc, qui lui disent : "Va près de l'église de ton village, dans un endroit où l'esprit de Dieu te guidera et tu y trouveras, enfouie dans la terre, une épée rouillée que tu ceindras aussitôt ; puis, te présentant au roi, annonce-lui la mission que Dieu veut te confier ; car l'Eternel a décidé de délivrer la France, ta patrie, de l'oppression qui pèse sur elle en ce moment."

Sans hésiter, Jeanne abandonne tout, parents et amis, se donne tout entière au service de Dieu et de sa France chérie. Ayant trouvé l'épée dont on lui avait parlé, elle se rend au camp royal et demande une entrevue à son roi.

Le jeune prince s'amusait avec quelques courtisans, lorsque Jeanne fut introduite. Un des courtisans du dauphin se dirige alors vers elle et s'enquiert du motif qui l'amène ; Jeanne lui demande de la présenter au roi.

— Je suis moi-même le roi, répond le courtisan.

Mais, sans s'émouvoir, et voyant qu'on voulait la tromper, elle passe outre et se dirige vers le roi.

— C'est vous, gentil dauphin, qui êtes le roi, lui dit-elle d'une voix assurée, montrant par là, elle la pauvre petite paysanne de dix-sept ans à peine, qui ne l'avait jamais entrevu, montrant, dis-je, par là que sa mission était réellement inspirée par l'esprit divin.

On lisait sur son visage une si grande détermination, son discours était si précis et empreint d'une si

grande franchise, la vérité elle-même se lisait si clairement dans ses yeux que le roi en fut frappé et comprit qu'il était l'objet d'une attention toute particulière de la part du Ciel ; aussi confia-t-il des troupes à la courageuse enfant.

La jeune héroïne conduisit le dauphin à Reims où elle lui fit conférer l'onction sainte des rois et où elle assista à la cérémonie, bannière déployée : pendant le trajet, elle fit évacuer la ville d'Orléans occupée par les Anglais.

Après le sacre du jeune roi, Jeanne déclara sa mission terminée, mais Charles la contraignit à combattre encore et l'envoya au siège de Compiègne.

Depuis leur défaite à Orléans, les Anglais détestaient cette courageuse jeune fille qui les avait vaincus avec tant de bravoure ; et, d'avance, ils se promettaient une vengeance éclatante.

Un jour qu'elle marchait avec l'arrière-garde de son armée, elle fut trahie et abandonnée à la haine de ses cruels ennemis.

La vierge de Vaucouleurs fut jugée par un tribunal inique, présidé par Pierre Cauchon, évêque de Beauvais. La pauvre enfant dont l'unique crime était d'avoir obéi à un ordre d'en Haut, fut condamnée à être brûlée vive sur le marché public de Rouen.

Ah ! pauvre Jeanne ! ce fut pour toi un sort bien cruel ; mais ne pleure pas ; car ta destinée est glorieuse. Semblable aux anciens martyrs, tes ancêtres, qui se faisaient gloire de donner leur sang pour la vérité divine, toi tu n'as pas hésité à donner le tien pour la patrie, en prononçant du haut de cet infâme bûcher le doux nom de Jésus. Comme ce divin maître, tu as pardonné à tes bourreaux. Oui, ton nom sera à jamais une des gloires de l'histoire ; tu seras bientôt, espérons-le, placée dans la hiérarchie bienheureuse.

Le jour fixé pour l'exécution de Jeanne étant arrivé, on dressa un bûcher grossier où on la fit monter. On la lia sur ce bûcher au-dessus duquel se dressait un infâme écriteau avec les mots suivants écrits en gros caractères : *hérétique, relapse, apostate, idolâtre*, qualificatifs qui désignaient bien mieux ceux qui les avaient inventés que celle à laquelle on les appliquait.

Enfin le bourreau mit le feu à ce nouveau calvaire dressé pour le sauveur de la France, et la flamme s'élança, vive et pétillante autour du frêle corps de sa tendre mais héroïque victime.

O surprise extrême ! ô miracle ! au lieu de consumer sa proie, la flamme se range de chaque côté de la jeune fille et forme une auréole autour de sa tête charmante ; enfin activées par les Anglais, les flammes semblent se décider à regret à dévorer le corps de Jeanne. Dans un dernier élan d'amour vers son Créateur et son Sauveur, dans un spasme d'agonie, elle s'agite, entr'ouvre ses lèvres et laisse échapper un cri suprême : "Jésus, Jésus."

C'est la nuit. Tout est calme dans la nature ; la lune reparait radieuse, les étoiles scintillent au firmament et l'on ne pourrait jamais supposer que Rouen vient d'être témoin d'un des spectacles les plus affreux, d'un des crimes les plus grands qui se soient déroulés dans son sein. Oui, c'est bien réel, la flamme a fait son œuvre, les infâmes oppresseurs de la France ont accompli leur forfait : Jeanne est dans les bras de son Juge. Elle a succombé au milieu de dix mille hommes, dont pas un seul n'avait échappé à l'émotion de cette scène affreuse. Les uns pleuraient, les autres répétaient sans cesse le nom de Jésus que Jeanne avait dit plusieurs fois durant son agonie ; d'autres enfin disaient : "Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte," rappelant la scène qui s'est passée au Calvaire, lors du Crucifiement.

C'est ainsi que la fille de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée, l'étoile du règne de Charles VII, mourut martyrisée par les lâches Anglais, sans être l'objet d'une seule démarche de la part de son ingrat monarque pour l'amour de qui elle donnait sa vie pour sauver sa couronne.

Ce fut là un des plus grands crimes du peuple anglais et, partout où il portera ses pas, son front restera toujours marqué des stigmates du martyre de Jeanne d'Arc.

Ce fut à ce sujet que Casimir Delavigne, ce grand poète français, composait les vers suivants, qui sont remplis d'une ironie piquante :

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?
 Pourquoi ces torches qu'on excite ?
 L'airain sacré tremble et s'agite...
 D'où vient ce bruit lugubre, où courent ces guerriers
 Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?
 La joie éclate sur leurs traits ;
 Sans doute l'honneur les enflamme,
 Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais ;
 Non, ces guerriers sont des Anglais,
 Qui vont voir mourir une femme !
 Qu'ils sont nobles dans leur courroux !
 Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves !
 La voyant sans défense ils s'écriaient, ces braves :
 Qu'elle meure ! elle a contre nous
 Des esprits infernaux suscité la magie....

Le roi de la fève

St-Henri, 1898.

ADIEU ET BIENVENUE

Encore une année qui va nous quitter pour toujours ! sa voiture est là qui attend le coup de minuit pour s'enfuir loin, bien loin. C'est le temps qui la conduit. O douce voyageuse, reçois à la veille de ton départ les adieux de mon âme songeuse ! Hélas ! ton séjour fut de trop courte durée et je te regrette... oui comme je regrette toutes choses qui j'aime et qui disparaissent... Peut-être quelques mauvais jours sont-ils venus assombrir le lac paisible de mon existence, mais qui n'a pas ses heures sombres, ses mouvements tristes, puis un jour de printemps, un soir de bonheur subsistant si longtemps dans le fond du cœur : et l'on ne se souvient plus que des doux secrets confiés à l'ombre des bois touffus... puis encore quel ennui, quelle souffrance ne s'efface pas devant l'espérance ?... Adieu donc, ô folle ! dont les mains ont mêlé l'ortie aux fleurs des rosiers... Adieu pour toujours, chère amie qui m'a procuré tant de joies et de soleil !...

Mais écoutez, le bronze a sonné douze coups... C'est l'heure du départ suprême... C'en est fini de 1898 et 1899 nous arrive plein de promesses et d'avenir... Dis-moi, nouvelle venue tout encapuchonnée dans ton joli manteau blanc, dis-moi : que m'apportes-tu ?... Je voudrais savoir si le bonheur sera mon partage : tu ne réponds pas, tu fais la sévère... Ah ! grandis joyeuse enfant, sois toujours gaie et riieuse et que ta joie resplendisse jusque dans nos cœurs... Que tes yeux d'azur soient créés pour les rires et non les larmes, et pour ceux qui me sont chers, sois clément, écarte de leur chemin tout ce qui pourrait les blesser, répand des fleurs sous leurs pas ; enfin, rends-les heureux, bien heureux ! Et par ta douce voix : dis-leur mon affection constante, dis-leur de ne pas m'oublier.

MADELINE.

ROI DE LA FEVE



Grâce à la fève, je suis roi.
 Nous le voulons, versez à boire.
 Ça, mes sujets, couronnez-moi
 Et qu'on porte envie à ma gloire !
 A l'espoir du rang le plus beau
 Point de cœur qui ne s'abandonne.
 Nul n'est content de son chapeau !
 Chacun voudrait une couronne.

BÉRANGER.